

La Ferme
du bout du monde

Du même auteur chez À vue d'œil :

Anatomie d'un scandale

Sarah Vaughan

La Ferme du bout du monde

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Alice Delarbre*



Titre original : *The Farm at the Edge of the World*

© Sarah Vaughan, 2016.

© Librairie Générale Française, 2017, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0353-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Bobby, affectueusement.

« Elle s'occuperait des travaux de la ferme, se lèverait de bonne heure... un antidote au chagrin... Elle appartenait au sol, attachée à la terre comme ses ancêtres. »

Daphné du Maurier, *La Crique du Français*¹.

« Sur le chemin long et éprouvant,
Faut-il de l'alouette mépriser le
chant ? »

Anne Brontë, *Poèmes de Currer,
Ellis et Acton Bell*.

1. Traduction française de Léo Lack, Albin Michel, 2015.

PROLOGUE

La ferme tourne le dos à l'océan et aux vents violents qui en montent par bourrasques : une longue bâtisse de granit tapie sur sa falaise. Depuis plus de trois cents ans elle est là, surveillant les champs d'orge et les troupeaux de vaches Ayrshire, qui paissent lentement, déplacent avec langueur leur masse d'un brun-roux tranchant sur le vert luxuriant.

Elle monte la garde, cette ferme, aussi immuable que les rochers, bien plus que les dunes mouvantes, elle regarde la haie débordant sur la route et prenant au piège les rares automobilistes – car peu s'aventurent jusqu'à ce lieu, qui surplombe, de très haut, la mer. Les détails changent avec les saisons – l'aubépine qui fleurit puis se dépouille, le ciel meurtri par la pluie qui s'illumine ensuite, la récolte rassemblée en meules hirsutes qui seront entreposées dans la grange... La vue, elle, reste la même : un ruban de route, s'éloignant de cette portion isolée de la côte, montant vers la tapisserie de champs pour rejoindre le cœur de la Cornouailles et

le reste de la Grande-Bretagne. Et, au-delà, toujours, la lande domine la région, tout en tourbe menaçante, ocre et grise.

Au soleil, ce décor paraît idyllique. C'est une ferme qu'un enfant pourrait dessiner : un toit d'ardoises, un porche blanchi à la chaux, des fenêtres disposées avec une rigueur presque mathématique : une de chaque côté de la porte, et une troisième ajoutée au XVIII^e siècle, lors de l'agrandissement de la maison. Les proportions sont bonnes. Une construction sûre d'elle, bâtie pour résister au vent qui incline les arbres à angle droit, qui fouette les carreaux à coups de grosses gerbes de pluie, pour supporter hiver sur hiver. Deux cheminées la coiffent et, d'octobre à mai, l'odeur âcre du feu de bois se mêle aux relents puissants de la cour et aux parfums plus délicats de la côte : la puanteur fruitée du fourrage, l'odeur miellée des ajoncs et celle, salée, de l'eau, herbe humide et bouses de vaches, camomille et vesce pour le bétail.

Les jours de beau temps, les murs de granit de la maison, des granges et des dépendances brillent d'une douce lueur chaleureuse, la

pierre scintillante ressort sur le bleu de l'eau. Des marcheurs, à la recherche d'un salon de thé, se délectent du spectacle qu'offre le jardin à l'arrière – les champs de céréales touffues, les vaches au ventre bien rond, les surfeurs chevauchant des moutons dans la baie. Puis ils entendent le chant. Une mélodie sublime, si constante et si irrépressible qu'elle a donné au lieu son surnom. Ce n'est plus Polblazey, mais Skylark Farm, la « ferme de l'alouette ».

Pourtant, dès que les alouettes cessent de chanter et que le ciel vire au gris, le granit se ternit, devient charbon. Le lieu est alors moins accueillant : austère sinon lugubre. Sous cet éclairage, il apparaît que les cadres des fenêtres et de la porte ont besoin d'un coup de peinture, que le jardin – avec son herbe rase et bordée de massifs broussailleux de lavande et d'armeria – n'est pas entretenu. Un pommier sauvage rabougri ploie au-dessus d'un banc pourrissant et un tamaris dépouillé de ses feuilles par un vent malveillant est tourné vers l'intérieur des terres. Skylark, aux mains de la même famille depuis six générations, imprégnée de son histoire et de ses secrets, endosse à nouveau

son nom, typiquement cornique. Elle redevient Polblazey.

Ces jours-là, lorsque la terre labourée est parsemée de grosses mottes, que les pavés poissent de fumier, qu'une nuée de corbeaux suit le tracteur, la ferme est plus isolée et impitoyable que jamais. Car au pied de ses falaises et de ce promontoire il n'y a rien que l'Atlantique bleu pétrole... puis l'Amérique, inconnue et invisible. Alors, elle est une ferme du bout du monde. Le genre de lieu où les règles habituelles peuvent être infléchies, rien qu'un peu, et où les secrets demeurent enfouis. Qui pourrait bien les répéter ? Et qui pourrait bien les entendre ?

30 juin 2014, Londres

Elle ressort le courrier et l'aplanit sur la table de la cuisine. Les nouvelles ne pouvaient pas être bonnes. Elle l'a su dès qu'elle a vu le nom de l'hôpital en haut de l'enveloppe. Le couperet est tombé : la confirmation du rendez-vous de lundi, noir sur blanc, avec l'en-tête de ce bleu cobalt des administrations, évocateur de désinfectant, de nourriture tiède et trop cuite, de jeunes infirmières replètes qui lui donnent du « chère madame » – comme si son âge, et le diagnostic, leur donnaient le droit d'exprimer non seulement de la sympathie mais aussi de l'affection. Elle ne veut ni de l'une ni de l'autre. Rien que de repenser à leurs yeux débordants de compréhension, elle a envie de se mettre en colère.

Et pourtant. Elle s'est autorisée, un petit moment seulement, à espérer. À imaginer un sursis. Une méprise : une autre femme, la pauvre, aurait reçu la nouvelle qu'elle redoutait d'apprendre.

Seulement non, elle est là, la copie de la lettre adressée à son généraliste. « Suite à mon rendez-vous d'hier avec Mme Coates... », ainsi débute le Dr Freedman, l'oncologue, et l'espace d'un instant l'emploi de la troisième personne la trouble, à croire qu'il parle de quelqu'un d'autre. Puis vient le passage déterminant. « L'échographie du foie a révélé l'apparition de métastases suite à l'ablation de son mélanome malin situé dans le haut du dos. Plusieurs taches sont visibles sur son foie. La chirurgie, à son âge, n'est pas conseillée. »

Elle cligne des yeux. Inopérable. Non qu'elle veuille repasser au bloc. La première opération, sous anesthésie générale, a été plus invasive que prévu, et la cicatrice la gêne encore.

« J'ai discuté de thérapies biologiques avec Mme Coates, qu'elle a refusées après avoir exprimé des inquiétudes au sujet des effets secondaires. Elle est consciente qu'elles prolongeraient son espérance de vie d'une année au mieux. Durant notre entretien, elle a beaucoup insisté pour que je lui donne mon pronostic. Je lui ai répondu qu'en moyenne,

sans traitement, les patients dans sa situation avaient moins d'une année devant eux. »

À vrai dire, docteur Freedman, vous m'avez donné l'impression que, selon toute probabilité, je disposais de beaucoup moins.

— Combien de temps me reste-t-il avant de commencer à ressentir les premiers effets ? a-t-elle insisté.

Sa voix, restée si ferme pendant tout le rendez-vous, a accusé un léger tremblement à ce moment-là. Elle ne voulait pas imaginer la douleur, la fatigue extrême, les nausées, toutefois elle préférait savoir à quoi s'en tenir.

— Six mois ? Moins ? a-t-elle ajouté.

— Je peux seulement vous donner une estimation moyenne, a répondu le Dr Freedman.

Puis il a hoché la tête, un geste subtil, presque imperceptible.

— Nul ne peut l'affirmer, mais ce scénario est envisageable.

— Merci, a-t-elle dit.

La mort – dont elle est si consciente depuis que Pam, la plus jeune de la fratrie, s'est éteinte – s'est rapprochée d'un peu plus près. Six mois. Après avoir vécu quatre-vingt-trois ans, cela

semble si court... Elle se force à rire en songeant qu'elle a toujours eu tendance à remettre les choses à plus tard, à être de ceux qui ont besoin de dates butoir. Cependant, si elle sait être pince-sans-rire, elle ne pratique pas l'humour noir. Le rire jaune vire à la toux amère.

Le seul point positif dans toute l'histoire – et elle met toute son énergie à en chercher –, c'est qu'elle *sait* au moins. Même si mourir dans son sommeil, à l'instar de Ron son défunt époux, est sans doute la façon idéale de partir, autant se préparer. C'est peut-être ce dont elle a besoin : une incitation à conclure enfin certaines choses. Et il fallait que cette nouvelle tombe aujourd'hui en plus. Le 30 juin. Elle redoutait cet anniversaire. Soixante-dix ans. Soit l'essentiel de sa vie. La coïncidence lui donne des frissons. Comme si un éclat de glace s'était fiché dans son sein et y était resté, sans jamais fondre.

Une perceuse gémit. Les ouvriers travaillent dur à côté. Aménagement des combles et extension dans le jardin pour déplacer la cuisine. Ou comment agrandir, en hauteur et en largeur, une maison mitoyenne typiquement victorienne. Pourtant, ses voisins – un jeune couple qui